

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## L'écriture d'un croyant

Luc Mercure, *Les Saintes Marie de la Mer*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 212 p.

Chevrier, Yves, *Où il est le petit Jésus, tabarnak?*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 296 p.

Robert Chartrand

---

Number 91, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37958ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Chartrand, R. (1998). Review of [L'écriture d'un croyant / Luc Mercure, *Les Saintes Marie de la Mer*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 212 p. / Chevrier, Yves, *Où il est le petit Jésus, tabarnak?*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 296 p.] *Lettres québécoises*, (91), 29–30.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Luc Mercure, *Les Saintes Marie de la Mer*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 212 p., 19,95 \$.  
Chevrier, Yves, *Où il est le petit Jésus, tabarnak ?*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997, 296 p., 29,95 \$.



# L'écriture d'un croyant

Luc Mercure est croyant, et il ne s'en cache pas. On pourrait presque dire de lui, sans ironiser, qu'il est un écrivain inspiré.

ROMAN  
Robert Chartrand

**S**ON PREMIER ROMAN, *Entre l'aleph et l'omega*, s'appuyait essentiellement sur la foi religieuse de l'auteur et sur les Écritures. C'est la même démarche qu'il poursuit dans *Les Saintes Marie de la Mer*.

## Un récit hagiographique

Ce roman raconte la légende de fondation des *Saintes Marie de la Mer*, ce village du sud de la France, près d'Arles, où auraient débarqué Marie Salomé, Marthe, Marie de Béthanie et Marie Madeleine après la mort du Christ. Mais le lieu, dans le récit de Mercure, n'est qu'un décor, une plage de la Gaule où ont mystérieusement échoué ces femmes, de même que Lazare, l'ami de Jésus — c'est le fameux ressuscité —, qui est aussi le frère de Marthe et de Marie de Béthanie ; selon une autre légende, Lazare aurait été le premier évêque de Marseille.

Que font ces personnages bibliques ? Ils se remémorent le passé récent, c'est-à-dire la vie du Christ, mais davantage celle de Marie, sa mère, qui devient ainsi le personnage central du roman. Luc Mercure semble avoir un attachement particulier pour celle-ci. Comme il était dit dans *L'aleph et l'omega*, qui retraçait essentiellement la vie de l'apôtre Jean, la mère de Jésus est, « bien plus qu'Ève, notre mère à tous ». Dans *Les Saintes Marie de la Mer*, c'est surtout sa sœur, Marie Salomé, la mère de Jean — à ne pas confondre avec la fille d'Hérodiade et d'Hérode, cette femme sulfureuse qui avait réclamé la tête de l'apôtre Jean —, qui raconte, se souvenant et ouvrant peu à peu son cœur aux autres personnages.

Salomé était une femme de tête, fière et ambitieuse, qui, de son propre aveu, n'a pu s'empêcher, très tôt, de jalouser sa jeune sœur, Marie, d'un naturel humble et effacé. Cette dernière était néanmoins capable d'une certaine indépendance d'action et d'esprit malgré les contraintes que la tradition juive de l'époque imposait aux femmes. Défiant les interdits, elle tissera notamment un fil jugé non orthodoxe, quasi sacrilège où sont mêlées diverses couleurs. Cette trame hautement symbolique, elle s'en servira pour confectionner une robe à sa sœur Salomé, lui transmettant par là ses propres vertus de tolérance et de liberté d'esprit.

Mais ce récit de Marie Salomé — car on lui donnera ce double prénom, sur le tard — est également autobiographique. « Parlant de la vie, c'est toujours ta vie que tu racontes », lui lancent les autres femmes.

Salomé, à l'inverse de la Vierge Marie, a de l'initiative et de l'ambition : elle dirige efficacement les affaires de son défunt mari Zénobée. Mais elle est jalouse de sa sœur à cause de la réputation de sainteté qu'on lui a attribuée très tôt, de la notoriété de Jésus et du bonheur qui émane d'elle malgré le dénuement dans lequel elle a toujours vécu. Salomé, au fil du roman, se réconciliera avec son illustre sœur et cédera progressivement la parole à Marthe et à Marie de Béthanie.

Mercure, par la voix de ses personnages, a voulu illustrer dans ce roman le rôle essentiel — quoique occulté par l'Histoire ou la tradition — qu'ont joué les femmes dans l'épanouissement de cette toute jeune religion chrétienne. Le récit laisse même entendre que c'est Marie, autant sinon plus que Jésus, qui a porté la parole radicalement nouvelle que fut le christianisme. Hommage à la figure de la Vierge Marie, *Les Saintes Marie de la Mer* est aussi un chant de reconnaissance aux femmes, dont la tradition judéo-chrétienne a bien besoin par les temps qui courent...

Même si l'Histoire est mise à contribution chez Luc Mercure, ce sont la tradition religieuse, les croyances et les légendes qui comptent davantage. On est loin, ici, du *Quatrième roi mage* de Jacques Desautels — sur le roi David —, ou du *Triptyque des temps perdus*, cette remarquable trilogie de Jean Marcel, parue chez Leméac, vaste fresque historique, œuvre de haute tenue qui reconstitue brillamment le climat moral et intellectuel des débuts de l'ère chrétienne, dont les personnages — Hypatie, Jérôme, Sidoine — participaient à ce moment crucial de l'histoire de la pensée où s'est éteinte l'Antiquité. Dans cette œuvre de Jean Marcel, il y a, en même temps qu'une superbe leçon d'histoire, un rappel salutaire du prix inestimable de la culture.

Le propos et la manière de Luc Mercure sont tout autres. Se servant



Luc  
Mercure



largement des textes anciens — authentifiés par la religion chrétienne ou apocryphes —, il reprend certains épisodes célèbres de la vie du Christ, y compris des miracles ; la virginité de Marie est même attestée, dans *Les Saintes Marie de la Mer*. Le merveilleux, dont doutent certains personnages, conserve ici son mystère : Luc Mercure ne se cache pas d'avoir voulu écrire un récit hagiographique, comme on le faisait au Moyen Âge.

*Les Saintes Marie de la Mer* est donc une œuvre de foi avant tout, qui laisse entendre que le christianisme authentique s'est alimenté à des sources très diverses et que ses personnages fondateurs peuvent encore aujourd'hui être réinventés. Mais si on ne partage pas la foi et les références de l'auteur, on ne lira pas ce roman sans s'y égarer. Les lecteurs de romans ont le droit imprescriptible d'être sceptiques à l'égard de toutes les croyances, si nobles soient-elles.

## Une chronique sympathique

En cette époque de rationalisations tous azimuts, de résignation planétaire devant les lois du marché, où les inégalités sont souvent dénoncées pour la forme, comme elles nous paraissent lointaines ces

années 1960 et 1970, quand la jeunesse avait les moyens de son insolence, que le progrès devait être social avant tout et qu'on tentait d'instaurer l'égalitarisme entre les sexes et entre les pays. C'est un peu ce climat de ferveur — qui nous paraît aujourd'hui naïve — que tente de reconstituer Yves Chevrier dans ce premier roman paru récemment chez l'éditeur Victor-Lévy Beaulieu.

*Où il est le petit Jésus, tabarnak ?* est aussi un roman régionaliste, où l'on chante la beauté des lieux, et surtout la fierté des gens. L'action se passe essentiellement dans quatre villages situés près du lac Témiscouata où Félix, le héros du roman, décide un beau jour d'aller s'établir. C'est un jeune prêtre à la mode de l'époque, plus amateur de sciences sociales que de théologie, qui a été potier, animateur de vie pastorale dans un cégep. Attiré par la beauté des paysages gaspésiens et séduit par les coopératives que les gens de la région viennent de lancer, Félix, désireux de participer à l'effervescence régionale, accepte un poste de curé dans ce Témiscouata où on a décidé de se prendre en main, de devenir autonomes et de pratiquer l'autogestion.

Aucun des personnages du roman — humbles gens ou notables — n'est pris de folie révolutionnaire, mais l'enthousiasme et la fierté sont là, chez plusieurs. Ils sont pittoresques, sympathiques pour la plupart. Ils vivent des chagrins plus que des tragédies, de petites joies plutôt que de grands bonheurs.

Félix, qui rêve de s'engager, de participer — c'étaient, on s'en souviendra, les maîtres mots de l'époque —, s'amène donc comme pasteur, même s'il y a bien quinze ans qu'il n'a pas dit la messe, mais il entend surtout être un des acteurs du renouveau social et économique auquel tous aspirent.

Cependant, comme on attend d'abord un curé, Félix devra bien exercer son ministère dans la paroisse de deux villages qu'on lui a assignée. Il s'en acquitte sans trop rechigner, refusant cependant de se donner les allures d'un notable comme certaines âmes pieuses le souhaiteraient : il porte des jeans et se procure une moto.

Et son presbytère l'occupe plus que l'église. Dans cette grande maison où il s'installe d'abord seul, il va accueillir un ami potier, des jeunes gens sans port d'attache, et même une vieille dame qui s'ennuie depuis qu'elle a fini d'élever sa famille nombreuse. La maison du curé prend ainsi des allures de commune : Félix « vit » ainsi l'Évangile au jour le jour, dans sa propre maison, même si cela fait jaser certaines bonnes âmes.

Fidèle à sa vocation, il avait renoncé à la sexualité. Mais on est humain, après tout... Réussira-t-il à étouffer le désir qu'il éprouve pour une femme qui le lui rend bien ? Le ton bon enfant du roman, donné dès le début, nous assure que l'appel de la chair n'aura rien de douloureusement lancinant : Félix est un héros positif, un bon diable de curé, à mille lieues du sombre curé de campagne de Bernanos auquel il est pourtant fait référence sur le plat inférieur du livre.

*Où il est le petit Jésus, tabarnak ?* est un roman où règnent la gentillesse et la bonne volonté du narrateur — qui nous mène doucement d'un épisode à l'autre, expliquant le contexte tout en se glissant au besoin dans la conscience des personnages —, et dont le titre, tout d'agressivité, annonce une interpellation qui ne viendra jamais. C'est l'attendrissement nostalgique, dans cette chronique sympathique et parfois maladroite, d'une époque que l'auteur, comme bien d'autres, regrette manifestement.

# Lire

pour faire durer  
l'instant

**Sylvie CHAPUT**

*Promenades*  
roman

108 pages ; 14,95 \$

**Baptiste MORGAN**

*La vie oubliée*  
roman (coédition Quorum)

207 pages ; 22,95 \$

**Pierre YERGEAU**

*La recherche de l'histoire*  
essai

120 pages ; 14,95

*L'instant même*  
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

